CONCOURS DE NOUVELLES 2021

auquel ont participé les élèves de 4ème

du collège Hélène Boucher

D'avril à juin 2021

Aux membres du jury,

Que vous soyez nouveau membre ou non, l'équipe de direction du collège Hélène Boucher, les élèves et les enseignants qui ont participé à ce projet vous remercient de votre participation à ce jury chargé d'élire la nouvelle qui remportera le concours cette année.

Concours qui se sera déroulé dans des conditions assez particulières. Initialement prévu après les vacances de la Toussaint, il fut décalé au début du mois d'avril, espérant de meilleures conditions sanitaires et un retour « à la normale » au collège. Force est de constater que nous nous sommes fourvoyés puisque, à peine le concours démarré, nous apprenions le confinement des élèves pour quatre semaines.

Via la plateforme Nextcloud, nous avons poursuivi le travail à distance, avec les difficultés qui vont avec. Mais, grâce à David Ramolet, à la volonté des élèves et celle des enseignants, nous sommes venus à bout de cette première étape d'écriture.

Le retour des élèves au collège a ensuite permis d'élire la nouvelle représentant chaque classe puis de la retravailler en compagnie de David Ramolet – qu'il soit chaleureusement remercié ici pour son implication - jusqu' à arriver à ces sept textes que vous avez entre les mains et qu'il vous faut désormais départager.

Suivent donc le sujet retenu pour cette année ainsi que les sept nouvelles écrites par les élèves. Dernière remarque : si l'organisation est restée identique aux années précédentes (un travail par groupe de trois ou quatre élèves), le sujet, lui, fut légèrement différent. Il n'y avait en effet pas de thématique à respecter mais toutes les nouvelles devaient se terminer avec la même dernière phrase, que vous retrouverez dans le sujet.

Nous vous souhaitons de bonnes lectures et, comme les élèves, avons hâte de découvrir la nouvelle primée.

Concours de nouvelles

4ème

Vous allez rédiger une nouvelle réaliste comprise entre 4 et 6 pages dont la dernière phrase sera obligatoirement la suivante :

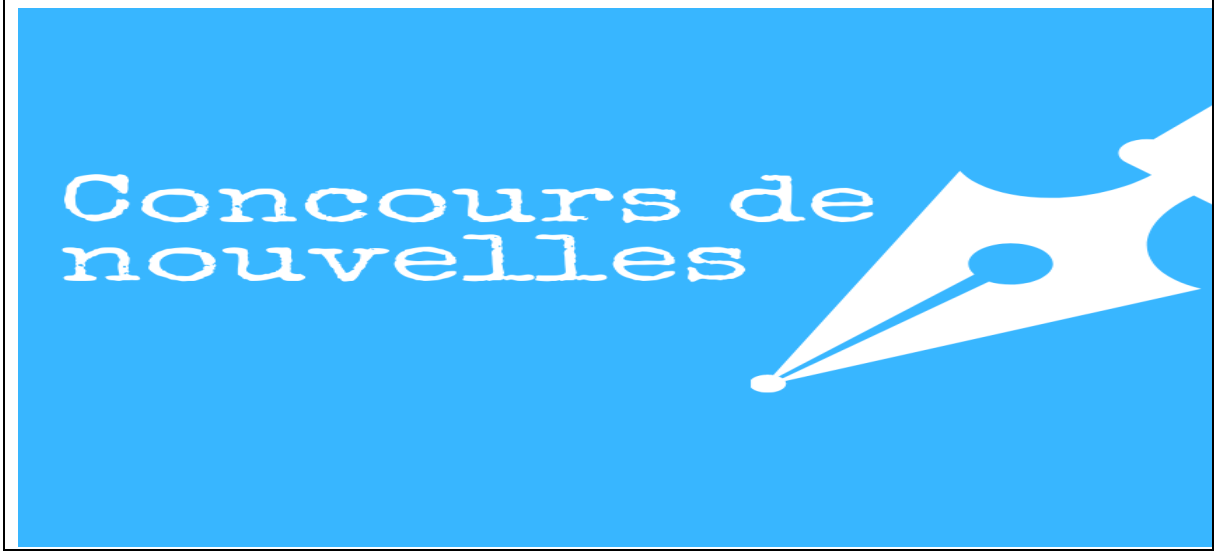
> « Il ramassa la pièce qui brillait sur les pavés mouillés, sourit de l'ironie du sort, vérifia que son veston était toujours intégralement boutonné et reprit sa marche. »

Le jury accordera une place importante à la cohérence entre votre nouvelle et cette dernière phrase. Il n'y a pas de thème imposé du moment qu'il s'agisse bien d'une nouvelle réaliste dont l'action se situe obligatoirement au XIXème siècle : on devra sentir dans votre nouvelle – grâce aux dialogues, aux portraits et aux descriptions des lieux - l'atmosphère du XIXème siècle.
N'oubliez pas de donner un titre à votre nouvelle

Concernant la présentation de votre nouvelle, elle sera rédigée informatiquement et correspondra à la mise en page suivante :

- Police : verdana, taille 12
- Interligne 1.5
- Marges étroites

Bon courage à vous et prenez du plaisir !



Sommaire

Nouvelle 1 : Le mystère du médaillon……..page 5

Nouvelle 2 : Journal d'Arsène……page 11

Nouvelle 3 : L'étoffe des sentiments……..page 15

Nouvelle 4 : La prisonnière enjôleuse……..page 22

Nouvelle 5 : Le prodige du Gaulois……..page 28

Nouvelle 6 : Chanson pour Juliette……page 33

Nouvelle 7 : Changement de vie……..page 38

Nouvelle 1

Le mystère du médaillon

Charles n'a jamais fait le deuil de son enfance. Il lui manque depuis toujours un morceau de vie indispensable à sa construction d'homme. Il cherche sans relâche qui il est, d'où il vient et pourquoi il doit continuer à exister malgré les coups durs de l'existence. Depuis sa naissance, sa vie n'est que malheur et misère. Placé à l'orphelinat quelques jours après sa naissance, Charles a hérité d'un nom de famille étrange : Comme il a été retrouvé sur la marche la plus basse de l'orphelinat, les religieuses l'ont appelé Charles Bass. Hélas pour lui, Charles Bass n'a jamais eu la joie d'être adopté... Cela lui a toujours fait de la peine. Il pensait que personne ne le trouvait digne d'intégrer une famille et de se faire accepter comme l'un des leurs. « C'est parce que je dois être trop laid ou trop bête ! » pensait-il chaque soir, en pleurant dans le petit lit en fer du dortoir glacial et humide.

Lorsqu'il eut 12 ans, Charles partit travailler comme manœuvre à l'usine. Aujourd'hui, non seulement, le dur labeur l'a usé prématurément mais ne l'a pas guéri de sa solitude. La tuberculose est sa seule amie. Le jugeant trop malade, le responsable de l'usine l'a renvoyé un matin sans la moindre compassion. Lorsqu'on est un « assisté », il faut croire qu'on le reste toute sa vie.

Charles a tout perdu : son emploi, son salaire, la chambre meublée qui lui servait de modeste logis. A 33 ans, Charles Bass est devenu ceux que certains, ceux qui n'ont jamais eu faim, appellent un « traîne-savate ». Il n'a plus rien ; rien d'autre que ce médaillon en or qu'il portait autour de son cou lorsque les religieuses l'ont recueilli. Désormais, la chaînette est trop petite alors il garde le bijou précieusement dans son mouchoir.

Ce matin, Charles décide d'aller mendier du côté des grands boulevards et des grands magasins régulièrement fréquentés par les bourgeoises. L'une d'entre elles sort justement du « Bonheur des Dames ». Elle s'approche de Charles et lui tend une pièce en or.

-Pour vous mon brave !

Charles n'en revient pas. Alors qu'habituellement, les passantes huppées détournent les yeux du pauvre vagabond avec un certain dégoût, cette femme vient de lui sourire. A peine Charles réagit-il, que la femme a disparu... Elle vient certainement de monter dans un des nombreux fiacres qui circulent sur le boulevard. Charles voudrait la rattraper pour au moins la remercier... Mais la belle a disparu. Tenter de la retrouver dans l'immensité de la ville lui semble vain. Alors, il revient dans son quartier misérable où il peut, grâce à l'aumône reçue, s'acheter de quoi se nourrir convenablement. Ce soir, comme les autres soirs, il va dormir sous un pont en espérant ne pas se faire attaquer par des plus pauvres que lui mais, ce soir, moins nourris.

Il met du temps à s'endormir. La jolie femme des grands boulevards le hante. « Comment est-ce possible ? » se répète-il. Charles ne comprend pas. Et s'il était tombé amoureux ? Cette éventualité lui fait mal. Comment lui, Charles Bass, enfant abandonné, sans travail, sans toit, sans argent et malade, peut-il séduire cette princesse qui doit, assurément, ne pas connaître grand-chose à part une existence de rêve ? « Je ne dois plus y penser, je ne dois plus y penser ! » Pourtant, Charles ne parvient pas à l'effacer de son esprit… Il finit pourtant par se dire : « Je ne suis pas amoureux… C'est autre chose qui me touche chez elle. Enfin, je l'aime mais je ne sais pas expliquer comment… Je ne connais pas ce sentiment ! »

Le lendemain, Charles se lève aux aurores. Il n'a qu'une envie : Retourner sur les grands boulevards afin de revoir celle qui encombre tant son esprit. Mais, il sait qu'il n'a jamais eu de chance alors, pourquoi soudain le bonheur serait de son côté ? Il se met en route, regarde le ciel parisien qui bientôt s'assombrit. « Tiens ! Comme si je ne toussais pas assez, il va pleuvoir. »

Dépité, il maudit le mauvais temps. Sous une forte pluie, Charles s'assoit sur un banc et repense à cette jeune femme devenue tellement envahissante. « J'ai tellement besoin de la revoir ». Quand soudain… c'est presque incroyable ! On lui tend un parapluie.

« -Bonjour Monsieur je vous ai aperçu au loin, seul sur ce banc, sous cette averse. »

Charles lève les yeux : c'est elle.

« - Merci infiniment de cette généreuse intention, mais vous que faites-vous, seule, sous cette pluie battante ?

-J'aime être dehors à l'air libre.

- Moi aussi j'aime me balader. Cela permet d'avoir les idées plus claires, parfois.

-Que faites -vous ici ? lui demande-t-elle d'un air curieux.

Charles voudrait tellement cacher la vérité et s'inventer une vie qui plairait à la jolie jeune femme. Pourtant :

- Je n'ai plus de travail… plus de toit… je suis malade… J'ai froid… j'ai faim…. Et je suis orphelin depuis toujours… je ne suis qu'un minable, voyez-vous !

La femme semble bouleversée. Elle réfléchit un instant.

- Je peux vous aider, vous savez ?

- C'est gentil à vous je ne peux accepter.

- Je vais vous aider !

Charles refuse pour la deuxième fois. Le ton monte

-Je n'ai pas besoin de votre pitié ! Partez !

La femme n'écoute pas :

-Je veux vous aider, ne cherchez pas à comprendre !

Alors, dans un état second, Charles suit la jeune femme jusqu'à un bel appartement d'un boulevard bourgeois. A l'instant où elle lui désigne la chambre censée être dorénavant la sienne, Charles demande enfin des explications.

-Hier, vous me donnez une pièce, aujourd'hui, un parapluie, et maintenant une chambre confortable… Je suis un vagabond, vous êtes une bourgeoise. L'histoire n'est pas réaliste. Qu'attendez-vous de moi ? Où est le piège ?

La femme murmure :

-Monsieur, vous me promettez de ne pas vous moquer de moi ? Alors voilà, depuis hier, je pense à vous jusqu'à m'en rendre malade. Dès l'instant où je vous ai vu, j'ai ressenti un trouble indéfinissable. Ne me demandez pas pourquoi, je ne saurai vous répondre. J'imagine que vous pensez que notre rencontre de ce matin est dû au hasard ?

-Ce n'en était pas ?

-Je vous suis depuis hier. Vous me pensez folle ?

Charles ne sait quoi penser. Et si cette femme avait ressenti la même chose que lui ? En attendant, il accepte sa gratitude et le somptueux déjeuner servi par un domestique. Lors du repas, la jeune femme semble maintenant apaisée. Entre deux éclats de rire, elle s'amuse de la situation.

-Vous n'avez pas répondu à ma question de tout à l'heure. Je pense que vous vous dites : « cette pauvre Rose est complètement malade pour tomber amoureuse d'un homme comme moi. » Mon cher Charles, il m'est arrivé de tomber amoureuse. Ça ne ressemble pas à ce sentiment que je ressens pour vous. Restez ici tant que vous le voudrez.

Les jours qui suivirent, Rose offrit même à Charles un joli costume et un veston de velours vert qui faisait presque de lui un bourgeois. Au-delà de l'affection qu'il portait à Rose, Charles avait renoncé à comprendre pourquoi il recevait ce débordement d'affection. A priori, Rose ne le savait pas non plus. Jusqu'au jour où…

Le soleil se lève sur un beau matin de printemps. C'est une belle matinée pour aller flâner du coté du jardin du Luxembourg. Entourés des promeneurs, à quelques pas du manège de chevaux de bois, Rose, élégante dans une robe fleurie, et Charles, dans son beau veston, se promènent en bavardant. Soudain Charles remarque un détail troublant. Un médaillon pend autour du cou de Rose. Pas n'importe quel médaillon. A l'identique de celui qu'il garde

depuis toujours dans son mouchoir. Il lui montre. Même motif, mêmes inscriptions au dos, une date de naissance : 3 mai 1845. Intriguée, la jeune femme répond à Charles :

- Je l'ai depuis que je suis enfant. Un cadeau de naissance, je crois. C'est étrange, nous sommes nés le même jour…

La suite, ce sont les parents de Rose qui vont la révéler, le dimanche suivant, dans leur villa provinciale.

Georges de Geneville, petit homme au regard doux, raconte l'histoire de Rose, en tenant son épouse par la main. Le couple a toujours voulu un enfant. Hélas, au bout de cinq ans, aucun petit n'était venu égayer leur vie. Ils décidèrent donc de sortir un malheureux de l'orphelinat et de lui donner une famille. Ils voulaient un enfant en bas âge afin que celui-ci ne se pose jamais aucune question sur ses origines. Lorsqu'ils virent la petite fille, minuscule, dans son petit berceau de fortune, ils comprirent que c'était elle. Elle avait été baptisée Rose Duhaut parce qu'elle avait été trouvée sur la marche la plus haute de l'orphelinat. Mais, bientôt, elle devint officiellement Rose de Geneville. Il ne lui restait rien de sa petite vie d'avant excepté un médaillon sur lequel était gravé sa date de naissance…

- A l'orphelinat, personne ne nous a dit que Rose avait un frère jumeau sinon, croyez bien que nous l'aurions également adopté…

Georges de Geneville a du mal à cacher son émotion. Les yeux brillants, il demande d'une voix tremblante.

- Pardon, ma grande fille de t'avoir caché la vérité et, bien inconsciemment, de t'avoir séparé de ton frère.

Rose est sous le choc. Ainsi, le sentiment si fort qu'elle éprouvait pour Charles n'était autre qu'un lien fraternel. Elle culpabilise soudain de l'existence heureuse qu'elle a vécu comparativement à son frère.

Georges de Geneville murmure à l'oreille de sa femme qui aussitôt, hoche la tête.

- Charles, vous n'êtes pas obligé d'accepter notre proposition mais sachez que mon épouse et moi-même sommes tout à fait disposés à vous adopter…

Quelques années plus tard, Charles se promenait dans les rues de Paris. Il avait bien sûr accepté la proposition des parents de Rose et, devenu leur fils adoptif, il était désormais à l'abri du besoin. Il s'apprêtait d'ailleurs à reprendre la direction de l'entreprise familiale. Il était toujours très proche de sa sœur qui s'était mariée et était enceinte de six mois. Lui-même avait trouvé l'amour et était papa d'un petit Jacques de deux ans. Il pensait souvent : « Ces deux enfants-là ne seront jamais abandonnés. »

Il aperçut quelque chose au sol qui brillait. Au loin il imagina que c'était peut-être son médaillon de naissance mais il constata qu'il était toujours dans son mouchoir. Il ramassa la pièce qui brillait sur les pavés mouillés, sourit de l'ironie du sort, vérifia que son veston était toujours boutonné et reprit sa marche.

Nouvelle 2

Journal d'Arsène

Cet après-midi, je m'y mettais ! J'allais enfin ranger ce foutu grenier de la maison de famille dont j'avais hérité ! Qui sait ce que j'y trouverai ? Toute contente, je montais l'échelle, enfonçais la clé dans la petite porte et l'ouvrit. J'y découvris une pièce débordant de livres. Pour moi qui aime tant lire : le paradis ! Le premier livre que j'attrapais était une édition originale de « La Fortune des Rougon ». Je n'en croyais pas mes yeux. Pourtant, je n'étais pas au bout de mes surprises. Je découvris « Les Plaisirs et Les Jours », un petit recueil de poésie. Sur la page de garde était écrit à la main : « A mon vieil ami Arsène, affectueusement, Marcel. » J'eu du mal à réaliser ce que je tenais entre mes mains, ce livre dédicacé devait valoir une fortune… Sentimentale ? Mais qui était Arsène ? Arsène… Arsène… Il me semblait que ma défunte grand-mère avait prononcé un jour ce prénom, son grand-frère, je crois. « On ne doit pas en parler. » Un rien déstabilisée, je me retournais et vit un petit bureau sous l'unique fenêtre du toit, je m'approchai et ouvris le tiroir. Un magnifique ouvrage aux reliures soignées y trônait. Hésitante, je caressais la couverture en cuir sur laquelle était inscrit en lettres d'or : « Journal d'Arsène ». Je feuilletai au hasard jusqu'à tomber sur cette phrase a priori insignifiante : « Je me baladais tranquillement… » Peu à peu, je plongeai dans ce récit à en oublier mon présent.

« Je me baladais tranquillement sur l'Avenue de l'Alma à Paris, un samedi après-midi, en regardant mes chaussures, je vis quelque chose briller sur le sol, je le ramassais, c'était une pièce d'or. Devant moi, un homme de dos, un peu plus grand que moi… je dirais de cinq centimètres. Je m'approche de lui et dans mon élan, je ne sais pas ce qu'il me prend de lui taper l'épaule, il se retourne surpris, j'écarquille les yeux. Bien bâtis, un visage qui me parait être celui d'un ange. Je reprends mes esprits et bafouille :

« Je…euh... Il y avait cela par terre, est-ce à vous ? »

Il me regarde, sourit :

« C'est à moi, merci »

Son sourire me fait immédiatement rougir, il me semble que je reste là à le fixer sûrement un peu trop longtemps. « Ça va bien ? J'ai quelque chose sur le visage ? » Je me reprends en affirmant que non et trouve comme excuse que son visage m'est familier. Je lui tends la pièce, il la regarde puis me regarde, moi, enfin. Il prend la pièce et me dit : « vous devriez fermer votre veston, il fait frais, et si ça vous tente venez donc ce soir Au Chien Qui Fume, j'y serai » il reprend sa route tandis que je reste planté là, à ne savoir quoi penser.

Le soir se fit attendre. En entrant Au Chien Qui Fume, je sillonnais du regard la salle sans le voir. Je me suis assis à une table et ai commandé un verre. A quoi pensais-je en venant ici ? Qu'espérais-je… ?

Je l'ai toujours été. Je sais ce que je risque mais je n'ai pas choisi.

« Vous êtes finalement venu. » murmure le garçon en déposant mon verre sans interrompre son service. J'étais figé là, rouge comme je ne l'ai jamais été. Je l'observais de loin. Plus tard il s'approcha de moi, il se pencha et, tout bas, me proposa de l'attendre. Je lui souris et fis un signe de la tête : « Au début de la rue du Roule ».

Nous déambulons dans les rues de Paris sous une lune éclatante. Ma tête me fait mal, de plus en plus mal, j'ai l'impression de me perdre dans un tourbillon. Reiner a pris ma main… mes douleurs me quittent mais mon cœur bat la chamade et mes jambes tremblent. Je tourne la tête, il me regarde, inquiet, et me demande si tout va bien, je lui fais signe que oui. Nous continuons notre chemin jusqu'à la Cathédrale Notre-Dame puis nous avançons jusqu'au pont de l'Archevêché.

Nous admirons ce bel édifice mais un courant d'air me fait frissonner. C'est son souffle sur ma nuque. Un frisson plus intense me saisit. Je lui murmure quelque chose qui ressemble à : « Es-tu sûr de toi ? » ce à quoi il me répond en souriant « Certain ! » alors, je lui suggère de ne pas rester ici et l'invite chez moi.

Aujourd'hui, c'est dimanche. J'avais presque oublié ce carnet qui me sert de journal. L'homme que j'aime est auprès de moi. C'est vrai qu'il ne me semble pas avoir tout écrit à ce sujet. Reiner et moi avons emménagé ensemble le mois dernier. Evidemment, aux yeux du monde nous cachons notre amour. Nous nous apportons tellement mutuellement. Bien sûr, nous sommes différents sur bien des points mais il n'est pas besoin de se ressembler pour s'aimer. Il y a quelques temps, Reiner m'a dit qu'il aimerait partir en voyage. Nous allons trouver de l'argent et réaliser son souhait. J'ai hâte ! Je n'ai jamais été aussi heureux.

Aujourd'hui c'est jeudi… J'ai mal. Suite au conflit qui se prépare, Reiner m'a appris qu'il souhaitait s'engager dans l'armée. Nous nous sommes disputés. Je crois qu'il cherche à cacher sa vraie nature et qu'il veut être soldat pour ressembler aux autres. « Mais tu n'as pas besoin de ça. Entre nous, assumons ce que nous sommes. » Reiner s'est énervé. C'est la première fois que nous disputons. J'en suis bouleversé ! Il m'a dit ne plus vouloir être un fardeau pour moi. Il n'est pas un fardeau, je l'aime et le veux à mes côtés. Pourtant, j'ai l'impression que je ne peux rien faire d'autre qu'accepter sa décision. Reiner, tu m'as promis que tu reviendrais et c'est la seule raison pour laquelle je te laisse partir alors, je t'en prie reviens au plus vite, je t'attendrai toujours.

Ça fait déjà un mois que Reiner est parti. Il me manque terriblement, les lettres qu'il m'envoie ne me suffisent pas.

Mardi : La lettre d'aujourd'hui me déchire. Reiner n'y a écrit qu'une seule phrase : « Je ne pourrai plus t'écrire mais je t'aime, je t'aime du plus profond de mon cœur, sois heureux mon Arsène. ». Je suis là, sur le bureau de mon grenier à pleurer, mon esprit se brouille, je n'entends plus, je ne vois plus, je me noie dans mon chagrin, sa phrase tourne dans ma tête encore et encore… J'ai l'impression d'entendre sa voix… ses mots me brisent encore et encore… à en perdre la tête. Reiner, mon Reiner, je t'aime… si fort… je le sais, je le sens, Reiner reviendra… Ce n'est qu'une question de temps.

Lundi 5 septembre 1870. Comment oublier ce jour qui marque les prémices de ma plus grande douleur d'homme ? Vendredi, Napoléon III a capitulé et deux jours plus tard, Gambetta a proclamé la IIIeme République. Je crois que je m'en moque… Pour me changer les idées, je suis allé me balader dans Paris, il faisait plutôt doux en cette fin d'été. Au gré de ma flânerie, je me suis retrouvé rue du Pont Neuf. Arrivé devant Le Chien qui Fume, Je n'ai pas pu m'empêcher d'y entrer.

Je sillonnais la salle du regard… Je me suis assis à une table et ai commandé un verre. A quoi pensais-je en revenant ici ? Qu'espérais-je… ? Un garçon m'a rapidement servi. Je l'ai à peine regardé. Pourtant, je n'ai pas pu m'empêcher de lui demander :

- Vous travaillez ici depuis longtemps ?

Tout en essuyant une table voisine, le garçon me répondit :

- Ça fera six ans à Noël.

Soudain, sans me l'expliquer, j'eus envie d'entendre parler de mon bel amour. Je n'aurais pas dû.

- Vous avez connu Reiner Garnier ?
- Et comment ? C'est drôle que vous me parliez de lui. C'était un chouette camarade. Ici, tout le monde l'aimait bien et, quand il a quitté le Chien qui Fume, on a regretté son départ.
- Pourquoi a-t-il quitté son emploi ?
- Il nous a dit qu'il était tombé amoureux d'une jolie bourgeoise… On ne l'a plus jamais revu…

Mais pourquoi ai-je posé cette dernière question ?

- Qu'est-il devenu ?
- Figurez-vous qu'on a appris qu'il avait été tué à Gravelotte… Ah vraiment, un brave gars Reiner Garnier…

Reiner ! Pourquoi m'as-tu laissé ? Oh, dis-moi que tu n'as pas souffert ! Reiner, sans moi tu ne serais pas parti. Jamais je n'aurais dû t'aborder ce fameux jour où tu as laissé tomber ta pièce… »

Je ne lisais plus le journal d'Arsène. Là, seule, dans ce grenier, je fermais les yeux et… je le voyais, là… Comme si j'étais revenue dans la deuxième moitié du XIXe siècle. Oui, je voyais Arsène… Le temps s'était assombri pourtant Arsène se baladait tranquillement sur l'Avenue de l'Alma à Paris, un samedi après-midi. Je savais ce qu'il allait faire. Il ramassa

la pièce qui brillait sur les pavés mouillés, sourit de l'ironie du sort, vérifia que son veston était toujours intégralement boutonné et reprit sa marche.

Nouvelle 3

L'étoffe des sentiments

1830, Paris.
Les yeux dans le vague, il semblait fixer un point inexistant. Grand pour son époque, Henri Laporte avait des cheveux de jais, un regard presque vide malgré ses yeux d'un bleu azur. D'une carrure que l'on aurait pu qualifier d'élancée, le marchand d'étoffes s'était laissé aller pendant ces quatre années sans sa femme. Sa regrettée femme. Elle lui manquait terriblement. Chaque jour sans elle était une souffrance insoutenable.
La clochette de la porte de bois s'agita et tira l'homme de ses funestes pensées. Il leva péniblement la tête et se redressa derrière son comptoir. Il réarrangea les maigres feuilles étalées devant lui puis examina la jeune femme qui venait de pénétrer dans la petite boutique de la grande avenue parisienne. Ses grands yeux verts cherchèrent à capter le regard du commerçant mais celui-ci s'obstinait à les éviter. Elle examina les nombreux tissus exposés et laissa courir ses doigts de matière en matière, effleurant les reliefs des somptueuses pièces qui scintillaient sous la lumière blafarde. Enfin, elle s'avança jusqu'au comptoir, faisant bruisser sa robe pourpre. D'une voix claire et assurée, elle dit :

- Cher Monsieur, je me nomme Madeleine Lauriers, exportatrice d'étoffes. Permettez-moi de vous présenter mes nouvelles collections arrivées directement des Indes.

Le commerçant la toisa un moment en ronchonnant intérieurement : « Cette femme en a du toupet de faire un métier d'homme. Sacré monde moderne ». Son regard s'attarda pourtant sur ses jolies boucles brunes. Il passa une main tremblante sur sa joue mal rasée avant de redresser le buste et d'un ton ferme lui répondit :

- Je ne doute pas de la qualité de votre collection mais je vais refuser votre proposition.

La jeune femme arqua un sourcil, visiblement surprise de la décision de l'homme.

- Pourquoi ?
- Ça ne m'intéresse pas.
- Pourquoi ?
- Mes tissus sont de qualités et je n'ai pas besoin de renouveler ma marchandise. Au revoir, Madame.

Madeleine se dressa de toute sa hauteur, préparant ses arguments pour contrer ceux d'Henri.

- Il est vrai que vos matières sont belles, je les ai brièvement examinées en entrant. Mais elles sont passées. Les femmes d'aujourd'hui veulent d'autres couleurs, d'autres motifs pour leurs parures. Navrée de vous le dire, Monsieur, mais il va falloir vous ressaisir si vous voulez survivre.

L'homme la toisait, atterré par l'audace et le manque de respect de cette petite et insignifiante femme. Il s'énerva :

- Comme je viens de vous le dire, mes étoffes sont très bien et je ne vois pas pourquoi je les changerais ! Laissez-moi exercer mon métier comme je l'entends ! Maintenant, sortez de ma boutique !

Bien décidée à avoir le dernier mot, l'exportatrice s'appuya sur le comptoir.

- Il est vrai que la foule se bouscule à vos portes en ces temps. Mais voilà, mon cher Monsieur, si vous refusez l'aide que je vous apporte pour ne serait-ce qu'espérer sauver votre entreprise de la faillite, cela vous regarde. Je vous souhaite une agréable journée.

Elle tourna les talons et les perles brodées sur le haut de sa tenue crissèrent lorsqu'elle passa la sortie. Le marchand, seul à nouveau, maudissait cette jeune personne. Il serra plus fort dans sa main la pièce d'or, témoin de son amour pour Suzanne.

***

Le soir venu, Henri quitta son échoppe en direction de la taverne qu'il fréquentait chaque soir depuis la disparition tragique de sa tendre épouse. Comme à son habitude, il prit place sur le tabouret à droite de la porte et enchaîna les verres d'absinthe jusqu'à oublier tous les chagrins qui l'accablaient. Malheureusement pour lui, l'alcool n'eut pas l'effet escompté et c'est ainsi que les terribles derniers instants de son bonheur révolu lui revinrent en mémoire.

1826, Paris.
Par un beau matin d'octobre, la lumière éclairait la pièce de ce petit appartement situé au-dessus du commerce que les jeunes amoureux avaient fondés. Au centre de la chambre sur le lit recouvert de linges, se trouvait Suzanne en train de mettre au monde leur enfant. La sueur collait ses longues mèches rousses à son front. Suzanne gémissait et criait, en tentant vainement d'expulser le petit être dont seuls les pieds dépassaient. A ses côtés, sa mère lui tenait la main en l'encourageant, lui disait d'être forte malgré ses yeux ruisselants de larmes. Dans la pièce d'à côté, par-delà la porte fermée et bouleversé d'entendre les cris de douleur de sa femme, Henri vérifia encore une fois la pendule accrochée au mur mais la sage-femme qu'il avait demandée il y avait presque une heure n'était toujours pas arrivée. De son côté, la jeune femme était à bout, elle n'allait pas pouvoir tenir encore longtemps comme cela. Bien qu'il soit loin d'elle, l'homme entendait distinctement sa femme lui parler.

- Henri, je ne vais pas y arriver, je suis trop faible… lui dit-elle dans un râle avant de pousser encore une fois dans un cri, déchirant le cœur de son époux impuissant.
- Suzie, je vois ses genoux, il, non elle sort, ta petite fille arrive ! disait la mère, désireuse de réconforter son enfant.

La pauvre femme sourit entre ses larmes, heureuse que son premier né soit une petite princesse. Elle se persuada que tout allait bien malgré la douleur déchirant son bas ventre. Suzanne poussa encore et le bébé parvint enfin hors de son corps. Elle tenta de voir son enfant tandis que sa mère s'emparait du petit être couvert de sang. Elle l'enveloppa de linge immaculé avant de tendre la petite à la maman épuisée. Enfin, Henri eut le droit de les rejoindre.

- Regarde comme elle est belle, souffla Suzanne d'une voix fragile.

Les parents, si fiers et heureux, ne semblaient remarquer que le fruit de leur amour ne poussait aucun cri et que sa poitrine ne se soulevait pas. Suzanne prit tendrement le nourrisson dans ses bras avant de pousser un cri :

- Henri, elle ne respire pas ! Elle, elle est, non…

L'enfant était mort-né. Suzanne pleura, pleura encore et encore en serrant le petit corps sans vie contre sa poitrine. Elle leva les yeux vers Henri et lui murmura des excuses, lui dit qu'elle l'aimait, mais qu'elle avait trop mal, qu'elle voulait partir, s'abandonner à la douleur et rejoindre leur bébé.

- Mon amour, promets-moi de ne pas te laisser abattre. Je ne souhaite que ton bonheur et je mourrai apaisée si tu me jures de refaire ta vie.
- Jamais tu m'entends, jamais…

Henri, dévasté, lui dit de se battre, qu'ils allaient s'en sortir, surmonter cette terrible épreuve. La jeune femme tendit ses lèvres une dernière fois avec l'espoir d'un ultime baiser mais elle poussa son dernier soupir et rejoignit son ange. A cet instant, Henri crût que plus jamais il ne pourrait vraiment vivre…

1830, Paris.
Henri Laporte arriva devant sa boutique comme chaque matin, l'esprit encore embrouillé par les vapeurs d'alcool qu'il avait ingurgité la veille. Les souvenirs de cette soirée lui revinrent peu à peu. Il n'eut pas le temps de les analyser qu'un hoquet de stupeur sortit de sa bouche. A l'intérieur, les étoffes gisaient sur le sol telles des épaves au milieu d'une mer de débris de sa vitrine brisée. L'homme se précipita parmi les décombres en gémissant. Il pestait contre les voleurs, jurait au ciel qu'il les retrouverait. Alors que des larmes de rage commençaient à se former dans ses yeux, la porte s'ouvrit.

- Alors mon cher Monsieur, vous ne voulez toujours pas de mon aide ?

Henri ravala ses larmes et explosa :

- Etes-vous têtue ou juste stupide ?
- Persévérante.
- Comme je vous l'ai déjà dit hier, je n'ai besoin de rien ni de personne.

- Pourquoi tant de méchanceté. Que vous ai-je fait ? Ecoutez, je ne comprends pas pourquoi vous refusez mon aide.

L'homme resta interdit quelques secondes, réfléchissant aux paroles de la jeune femme. Il s'apprêtait à la renvoyer d'où elle venait mais c'est en jetant un regard circulaire sur la pièce massacrée qu'il changea d'avis. Après tout, il n'avait plus rien à perdre. Il était triste, alcoolique et l'entreprise si chère à ses yeux sombrait de jour en jour. Il se redressa.

- J'accepte votre offre.

La jeune femme haussa les sourcils de surprise, étonnée que le farouche commerçant ait accepté. Elle se reprit bien vite en dissimulant ses émotions.

- Bien. Nous allons commencer par ranger puis nous signalerons le vol à la police et je vous montrerai ma marchandise.

***

Une heure plus tard, après être passés au commissariat et avoir commandé de nouveaux tissus à Mlle Lauriers, le commerçant voulu se saisir de sa pièce d'or porte-bonheur, seul souvenir de Suzanne, pour se rassurer qu'elle n'eût pas été volée la nuit précédente. Il fouilla les tiroirs, retourna les meubles, souleva les tapis et enleva même les draps mais rien n'y fît, il ne parvenait pas à mettre la main sur l'objet si cher à ses yeux. D'un excès de colère, il renversa et cassa tout sur son passage. Puis, Henri s'effondra sur le sol et laissa libre cours à ses larmes. Il n'avait pas l'habitude de se sentir vulnérable en pleurant comme cela mais cette fois-ci c'était grave. Il l'avait perdu, la pièce de leur rencontre, le symbole de leur amour. C'était comme si en perdant cet infime objet, il disait adieu encore une fois à son épouse adorée. Il ne pouvait l'accepter.

***

Henri et Madeleine apprirent à se connaître et peu à peu la jeune femme vit que sous ses airs renfrognés l'homme pouvait être agréable. Un soir, Henri invita Madeleine à sa taverne favorite. Ils pénétrèrent dans la salle aux effluves d'alcool et leurs yeux fouillèrent l'espace à la recherche d'une place libre. Dans le fond se trouvaient un groupe d'hommes très bavards qui criaient et jouaient avec une pièce d'or. Dans sa folie, Henri eût l'impression que c'était la sienne. Il s'approcha de la table :

- Rendez cette pièce, elle est à moi !

Le plus fort de la bande se leva et lança dans un éclat de rire :

- Qu'est-ce qu'il me veut l'abruti ?

Madeleine répondit à la place d'Henri.

- Pour qui vous prenez vous, malotru ?
- Pour celui qui va te mettre une claque en pleine figure.

A peine avait-il levé la main sur Madeleine qu'Henri se jeta sur lui, empoigna l'homme par le col avant de le plaquer contre le mur, provoquant un mouvement de foule parmi les clients, puis il hurla :

- Ne touche pas à cette femme !

Henri envoya un coup de poing dans le visage de son adversaire qui le lui rendit. Madeleine mit fin à l'altercation.

- C'est ridicule ! Venez Henri.
Dehors, le commerçant s'arrangea et vérifia que les boutons de sa veste étaient toujours parfaitement boutonnés. A cet instant, il regarda intensément Madeleine qui lui rendit son sourire.

Paris, 1832.
Henri courait à travers les rues parisiennes, se faufilant parmi les badauds à la recherche d'une sage-femme. Il ne voulait pas que Madeleine reste seule trop longtemps.
Soudain, un éclat doré abandonné au milieu de la route attira son attention. Il comprit que son destin lui souriait enfin. Il ramassa la pièce qui brillait sur les pavés mouillés, sourit de l'ironie du sort, vérifia que son veston était toujours intégralement boutonné et reprit sa marche.

Nouvelle 4

La prisonnière enjôleuse

En une belle matinée de mai, l'Île de Man se réveillait au son des cloches de l'église. Sur la place publique, les marchands installaient leurs étals. Plus loin, dans les fermes alentours, les paysans s'occupaient de la traite des vaches et des brebis, ou encore s'attelaient à la récolte de fruits dans les vergers. Une matinée des plus ordinaires pour les habitants des quelques villages de l'île. Mais à l'autre bout de cette dernière, un évènement des plus insolites se produisait : l'arrestation d'une femme d'une trentaine d'années. Elle essayait, tant bien que mal de se débattre face aux cinq policiers qui tentaient de lui attacher les mains grâce à une corde tressée. L'incriminée ne semblait pas issue d'une classe sociale très élevée, contrairement aux quelques spectateurs de la scène. C'est ce que révélaient sa robe rapiécée, ses joues creusées par la faim, ou encore son chapeau de paille, qui semblait avoir déjà servi à toute sa famille avant elle. Au bout d'une lutte qui sembla interminable à la malheureuse femme, les agents la jetèrent dans une roulotte qui ressemblait plus à une cage qu'à un carrosse et partirent au galop.

La prison de l'île ne contenait que peu de prisonniers, condamnés pour des délits mineurs. Un homme en uniforme se dirigea vers la détenue et la guida vers le bâtiment. Le gardien portait une vieille sacoche d'où sortait un carnet corné. Une fine moustache paraissait sous son nez et ses yeux vairons étaient curieux et brillants. Son supérieur, un gros homme chauve à la barbe poivre et sel bien fournie, le réprimanda pour son retard. Il balbutia quelques excuses et escorta la femme. La cellule était sale, la peinture des murs s'écaillait, le peu qui tenait encore était couvert de dessins et de bâtons. Une pauvre fenêtre laissait passer la lueur timide du soleil. Deux lits se superposaient et des toiles d'araignée pendaient dans un coin. Une gamelle traînait au centre de la pièce et un pot de chambre à moitié plein trônait sous le lit. Le gardien informa la prisonnière du règlement. Sans écouter vraiment, la femme regarda ses pieds avant d'examiner ce lieu sordide. Elle s'assit sur le lit du bas et attendit patiemment, sans prononcer un mot, que le gardien quitte la cellule.

Seule, elle porta ses mains sales à son visage et pleura. Elle s'approcha de la porte aux barreaux rouillés et vit l'horloge de l'entrée. Deux heures de l'après-midi. Elle essuya ses larmes et s'avança vers la fenêtre. De cet endroit, elle pouvait voir l'île Saint Patrick et le château qui commençait à tomber en ruine. Elle demeura là, immobile, jusqu'à ce que le jeune homme aux yeux vairons entre et lui apporte sa ration. Il devait rester jusqu'à la fin du repas. Il essaya de lancer la discussion, elle ne lui répondit pas et toucha à peine à son morceau de pain et à son ragoût refroidi. Elle but son eau troublée et toussa. L'homme alla remplir un verre d'eau fraîche. Elle le remercia et ce fut le seul mot qu'elle prononça. Le jeune homme sortit de la cellule. La détenue s'endormit, fatiguée et vidée après tant d'émotions, elle qui habituellement avait une vie relativement calme.

Le réveil fut brutal. Recevoir une gamelle en plein visage n'est pas la meilleure façon de commencer la journée. Quand on vous crie « Debout là-dedans, feignasse !! », c'est la goutte d'eau qui fit déborder le vase. La détenue fusilla du regard l'homme barbu de la veille. A ses côtés se trouvait un homme imposant aux sourcils broussailleux, aux cheveux de jais et aux yeux enfoncés aussi sombres qu'une nuit nuageuse. Il lui demanda de le suivre dans une salle sombre et poussiéreuse. Il fit mine de s'intéresser à elle et soudain déclara :

- Trêve de bavardage, Anne Wheeler. Vous savez probablement pourquoi vous êtes là ?
- Vous êtes mon avocat ?
- En effet, mais pourquoi vous ai-je fait venir dans cette salle ?
- Pour préparer ma défense ?
- Exactement ! Pardi, une femme intelligente ! On ne voit pas ça tous les jours ! Vous savez de quoi vous êtes coupable ?
- D'adultère, j'imagine.
- Votre procès sera long et pénible pour vous…
- Qu' est-ce que je risque ? se hasarda Anne.
L'avocat marqua une pause et un sourire carnassier s'afficha sur son visage.

- Peine de mort…

Anne blêmit.

- … par pendaison.

Anne mit ses mains à son cou. Elle n'en revenait pas. Elle ? Pendue ? Non, non, non ! ce n'était pas possible, avant cela, il fallait qu'elle… Il le fallait absolument. Non, pas si tôt ! L'avocat se délecta de la surprise et du choc éprouvé par la femme. Il demanda au gardien barbu de la raccompagner dans sa cellule. Derrière les barreaux, Elle s'écroula dans sa cellule, elle prit ses genoux sous son menton, y enfouit sa tête et se balança doucement, elle chuchota des phrases incompréhensibles, les bribes de conversation sans queue ni tête que le geôlier aux yeux vairons entendit... Il ouvrit la porte, s'approcha doucement d'Anne et silencieux s'assit par terre à ses côtés. Après une brève hésitation, il posa sa main tremblante sur l'épaule de la détenue comme pour l'apaiser. Anne reprit ses esprits et, fatiguée, planta son regard dans le sien. Le gardien, surpris, détourna les yeux. Elle s'excusa. Il la regarda à nouveau.
-Je comprends… Vous voulez me parler ?
Cette fois, c'est Anne qui fut gênée. Le gardien le sentit :
- Je commence, je m'appelle William Rochester, j'ai vingt-sept ans. Je suis un passionné d'ornithologie.
Il se tut et fixa Anne. Un temps. Elle toussa et commença.
- Je suis Anne Wheeler, j'ai 34 ans.
- Vous avez une passion ?
- Je ne pense pas.
- Pourquoi êtes-vous ici ?
- Je suis obligée de répondre ?
Il sourit tendrement.
- Bien sûr que non. Qu'est-ce qui compte le plus à vos yeux ?
- Une pièce, un objet familial, aujourd'hui disparue.
Ils échangèrent encore une petite heure jusqu'à ce qu'un autre gardien prenne la relève. Celui-ci se montra beaucoup moins sympathique que William. Quand il vit Anne par terre, il lui empoigna les cheveux et la leva de force. Une fois debout, il la prit par le menton et la força à le regarder. Ce garde avait des cheveux roux hirsutes et décoiffés. Il était mal rasé et avait une apparence négligée, la chemise de son uniforme sortait de son pantalon et ses chaussettes étaient dépareillées. Il sentait le tabac et le cheval. Il sourit du peu de dents qui lui restait et dit :
« T'as pas un joli minois toi ! »

Il la toisa, regarda son visage de toutes parts.
« Nan, t'es même plutôt moche... »
Il la relâcha violemment, la faisant tomber. Elle poussa un cri de douleur. Il la regarda avec dédain, puis lui apporta son dîner, un verre d'eau, du ragoût malodorant et un quignon de pain dur. Il vérifia sa cellule et sortit sans un mot. Plus tard, William se colla aux barreaux de la porte et souhaita une bonne nuit à Anne.

Le lendemain, le jeune gardien entra dans la cellule poussiéreuse de la détenue, déposa le petit déjeuner sur l'autre lit, continua sa distribution et revint dans la cellule.
- Reprenons où nous en étions !
- D'accord, à mon tour de poser les questions.
-Soit !
- Pourquoi êtes-vous venu me parler ?
- Pourquoi pas ?
- Ce n'est pas une réponse !
- …Vous aviez l'air d'avoir besoin de parler. Donc… je ne sais pas trop... J'ai voulu vous aider.
-C'est gentil… Dites-moi, Quand serais-je... jugée ?
- Dans cinq jours, vendredi 13 mai.
- Si vite ? je n'ai plus de questions.
- Pouvez-vous me parlez de votre pièce ?
Anne se renfrogna, hésita, puis acquiesça.
- Cette pièce appartenait à mes parents, morts dans un incendie quand j'étais encore une gamine. Ce fichu incendie m'a tout pris, ma famille et ma maison... Après ce drame j'ai été jetée dans un orphelinat mais jamais adoptée ; trop vieille, pas assez belle... Depuis ce jour, je tâche de retrouver cette pièce symbole de leur souvenir. Un numismate m'a proposé ses services, mais, jaloux de ce collectionneur, mon mari m'a accusé d'adultère et depuis, je suis là, entre ces quatre murs.
- A quoi ressemble cette pièce ?
- Elle est dorée, ronde, trouée au centre. Les prénoms de mes parents y sont gravés. C'était un cadeau de leurs noces…
Anne se tut, elle n'aimait pas pleurer. Le gardien se leva et partit. Une fois dans le couloir, il entendit une voix tonitruante :
- Rochester ! Ici !
- Que se passe-t-il, chef ?
- Alors comme ça, tu parles à cette sotte !
Depuis sa cellule, Anne entendit l'altercation.
- Je lui tiens compagnie, chef.
- Vous lui tenez compagnie ?
- Oui, monsieur.
- Parfait, tu lui tiendras donc compagnie pendant son procès, et pourquoi pas sa mise à mort.
William en eut le souffle coupé. Bientôt, une idée germa dans son esprit.

Il se rappela d'un article de journal qui parlait de l'augmentation mortelle et quotidienne de la tuberculose. Tout le monde la craignait, elle était une tueuse redoutable et la façon dont elle torturait ces victimes apeurait les habitants de l'Ile. Elle était sans pitié. Les victimes souffraient de toux, fièvre, sueurs nocturnes et perte de poids. On la prenait très au sérieux car elle avait déjà causé quatre-vingt mille morts. C'était une criminelle ! Mais contrairement à Anne, elle, on ne pouvait pas la condamner à mort. Ce fut comme une révélation, William pensa utiliser cette maladie pour sauver Anne ! Alors il prit le carnet qui se trouvait dans sa poche et commença à écrire un message où il expliquait son plan à Anne. Il arracha la feuille silencieusement, la froissa et la laissa tomber lorsqu'il apporta son déjeuner. Anne glissa le billet sous son tablier et, entre deux passages de gardiens, elle en commença la lecture.

« Anne, je crois en votre innocence. Je peux vous faire sortir d'ici si vous feignez une forte fièvre. Pour cela, dormez les prochains jours sans couverture et commencez à tousser. Pour donner une touche de réalisme, mordez votre langue et faites semblant de cracher du sang. Dans quatre jours, je vous déclarerai morte. Mes collègues seront si apeurés qu'aucun ne s'approchera de votre cadavre. Et ainsi le tour sera joué ! »

A peine après avoir déchiré le mot, Anne commença à tousser.

Les geôliers s'en méfièrent et la regardèrent d'un sale œil. Le jour suivant, l'un des gardiens interpella William :

- Pourquoi traites-tu si bien la garce qui vient d'arriver ?

- Quel est le problème ? Tu sais bien que pour moi les prisonniers sont avant tout des êtres humains.

- Mon pauvre vieux, tu es bien sensible ! Tu devrais te contenter d'exécuter ton travail et arrêter de faire du gringue aux prisonnières.

-Je ne fais pas du gringue, et surtout pas à cette mocheté !

William savait bien qu'il devait dissiper les doutes et médire Anne.

-Ah ! Voilà que tu me rassures ! Je commençais à croire que tu t'étais lié d'amitié avec elle !

Pendant ce temps, Anne tremblait de froid. Elle savait bien qu'elle devait perfectionner sa simulation. Elle se trouvait dans une situation cruellement ironique où sa vie dépendait du réalisme de son jeu. Pour le moment, ses éternuements étaient bien réels, mais hélas ! Elle n'avait pas encore de fièvre. Elle craignait le moment où un geôlier autre que William entrerait dans le cachot. Quant à la nuit tombée, Jack, le geôlier aux cheveux roux, prit son service, Anne mordit sa langue, prit le coin de sa robe et toussa dessus. Elle attira ainsi l'attention du geôlier qui prit au sérieux sa maladie.

Au troisième jour, les deux gardiens, William compris, ne s'approchaient plus d'Anne de peur d'être contaminés et projetaient de la mettre à l'isolement. Anne était pâle, ses joues étaient creusées et sa robe était couverte de sang. Elle s'allongea sur sa paillasse, se replia en position fœtale, le visage tourné vers le mur et lentement, cessa de faire du bruit.

Le jour du procès, alors qu'un gendarme se dirigeait vers la cellule pour réveiller Anne et la conduire au tribunal, il eut l'impression que quelque chose clochait. Pourtant, tout le monde était bien à son poste et le garde de nuit était encore devant la cellule de la détenue. Le gendarme fit ouvrir la porte grinçante. Il s'approcha de la paillasse, retira la couverture, mais ne découvrit qu'un amas de tissus noués.
« Où est cette créature ! hurla Jack. Rochester ! »

L'alerte à peine lancée, Jack se dirigea vers la salle où déjeunaient une petite dizaine de gardiens et interpella William :

- Comment expliques-tu qu'une *tubarde* mourante se fasse la malle aussi facilement ?

- Je n'en sais rien moi !

- Oui, bien sûr ! Nous sommes les deux gardiens et comme par hasard, quelqu'un lui a ouvert la porte… Et comme nous ne sommes que deux à avoir la clé… Mais on la retrouvera vite fait. les bonnes femmes comme elle ne courent pas bien vite.

Des recherches furent organisées toute la semaine sur l'île, mais Anne restait introuvable et le vieux château de Saint-Patrick fut fouillé sans succès. Les recherches continuèrent jusqu'à Noël, en vain. « Cette petite sotte nous a bien eus ! dit Jack un soir à ses collègues. ».

Trois longues années de recherches sans succès s'étaient écoulées. William Rochester avait quitté son poste de gardien de prison. Désormais, il était ornithologue. L'hiver tombait sur l'île et le froid se faisait ressentir dans les rues. La pluie avait cessé de tomber, mais le givre rendait les pavés glissants et les passants étaient rares. William n'appréciait pas particulièrement la pluie et le froid mais se promenait pourtant dans une ruelle étroite, quand un détail retint son attention : là, devant lui, se trouvait une petite pièce percée et gravée. Il se dirigea vers l'objet doré, le regarda. Il pensa à Anne qu'il avait laissé le matin même. Il eut aussitôt envie de la retrouver. Il ramassa la pièce qui brillait sur les pavés mouillés, sourit de l'ironie du sort, vérifia que son veston était toujours intégralement boutonné et reprit sa marche.

Nouvelle 5

Le prodige du Gaulois

Il claqua la porte. Il la claqua d'une telle violence que les fleurs des jardinières qui reposaient sur différentes fenêtres, en perdirent leurs pétales. C'était fait. Pour la énième fois depuis son plus jeune âge, il se retrouvait sans emploi.

François était né au nord de l'Alsace, au sein d'une famille modeste. Dès qu'il fut en âge de travailler et malgré ses goûts prononcés pour l'écriture et la littérature, il devint charretier et donna son salaire à ses parents. Hélas, ces derniers décédèrent de la variole à la fleur de l'âge. Peu après ce drame et comme promis à ses défunt parents, François se maria avec son amie d'enfance qui habitait à deux maisons de chez lui. Albertine était plutôt grande, mince et avait de grands yeux bleus. François, quant à lui, était robuste comme son père et avait les traits fins de sa mère.

Après mille et un métiers, il était devenu cocher chez Monsieur de la Valley, un bourgeois aisé du canton. Très soigné, le maître portait constamment une redingote, un haut de forme et une canne. Il avait de petits yeux bleus perçants, et arborait en permanence un sourire ambigüe qui empêchait quiconque de le cerner. M. de la Valley était très strict. Il ne supportait ni les retards, ni les réflexions, ni le laissé-aller de ses domestiques. Malgré tout, François aimait travailler pour lui. Non pas pour la rigueur de son maître mais plutôt pour la confiance que ce dernier lui accordait depuis toutes ces années. Malheureusement toutes les bonnes choses ont une fin…

Un lundi soir du mois de novembre, il pleuvait des trombes d'eau. Ce temps était triste tout comme le moral de François. Après une dizaine d'années de bons et loyaux services, M. de la Valley avait décidé de se séparer de son cocher. Il ne donnait aucune explication. C'était ainsi et il n'y avait plus à revenir dessus. En guise de triste compensation, le maître lança négligemment un louis d'or sur la table. Dépité, François hésita un moment avant de glisser la pièce dans la poche intérieure de son veston. Il quitta la salle et claqua la porte. Il la claqua d'une telle violence…

Le soir même, en rentrant chez lui, François ne trouva pas le courage d'annoncer à sa femme la bien triste nouvelle. Dès le lendemain, il se mit en quête de chercher un travail.

Cela faisait maintenant trois semaines que François offrait ses services, pourtant, il savait qu'il ne s'épanouirait plus dans les métiers physiques. Il rêvait d'autre chose. C'est alors qu'un beau matin, en arpentant les rues de sa ville natale, il prit sa décision. Le voyage en train avait un coût mais François pensait que c'était sa chance. Il rentra chez lui pour préparer son départ. François devait se séparer de sa femme et le fait d'y penser lui arrachait le cœur. En mettant son veston dans sa valise, il entendit un petit tintement. En se penchant, il découvrit la fameuse pièce que M. de la Valley lui avait laissé le jour de son renvoi. L'ancien cocher allait dépenser beaucoup pour le voyage. Il ne lui resterait plus un sou. Ce qui l'inquiétait le plus restait Albertine. Sa femme ne savait rien du voyage précipité vers la capitale qu'il s'apprêtait à faire. François profita que sa bien-aimée soit absente pour lui écrire une lettre dans laquelle il expliquait tout : son renvoi, son envie de nouvel horizon, son départ … Il lui écrivit également qu'il faisait tout cela pour gagner beaucoup d'argent et pour qu'à son retour, elle puisse vivre une vie tranquille et sans

embûche. Enfin, en guise de conclusion, il lui décrivit son amour profond. Il lui laissa le Louis d'or, prit sa valise et partit en direction de la petite gare en laissant tous ses regrets derrière lui.

Seulement quelques minutes après le départ de son époux, Albertine rentra chez elle. Lorsqu'elle eut fini de lire la lettre et qu'elle vit la pièce, elle fut prise d'un fou rire. Dès qu'elle eut repris ses esprits, la jeune femme alla voir M. de la Valley. En voyant la lettre et la pièce, l'homme s'esclaffa lui aussi.

Pendant ce temps, fraichement débarqué de la gare de l'Est, François découvrait avec émerveillement la splendeur parisienne. Il loua une modeste chambre d'hôtel et s'enquerra de trouver un travail. La chance lui sourit au bout de quelques jours. Il s'arrêta au 12 rue de la Grande Batelière, devant la rédaction du Gaulois où, d'après l'offre d'emploi affichée sur la porte, on cherchait un coursier. Il fut engagé sur le champ jusqu'à sa rencontre, quelques semaines plus tard, avec le rédacteur en chef. L'homme d'une quarantaine d'année, cheveux coupés très court, sourire bienveillant, lui demanda s'il avait une belle orthographe.

« J'ai besoin d'un correcteur pour travailler à mes côtés. Qu'en dites-vous ? »

Trois jours plus tard, François abandonnait son métier de coursier pour hanter la salle de rédaction enfumée.

Il se permit même un jour de corriger un article qui lui semblait particulièrement mauvais. Le journaliste vexé s'en plaignit auprès du rédacteur en chef. Mais, au lieu de remettre son correcteur à sa place, il le félicita.

- Bravo, François ! Vous avez un style intéressant. Rédigez-moi un article sur ces Joseph et Gontran Deflandre qui font sensation en ce moment avec leurs montgolfières. Il me faut ce papier pour demain !

L'article eut un succès retentissant. François devint le journaliste incontournable du Gaulois. On lui confia une chronique hebdomadaire que chaque lecteur se mit à attendre impatiemment. François écrivit à Albertine. Il lui expliqua tout et il lui envoya plus de la moitié de son revenu.

Lorsqu' Albertine eut reçu la lettre de son époux, elle alla retrouver comme à son habitude M. de la Valley. Elle le supplia de faire quelque chose pour l'empêcher de réussir. En effet depuis le départ de François, M. de la Valley venait souvent rendre visite à Albertine pour le plus grand plaisir de celle-ci. A ce propos, M. de la Valley n'avait pas renvoyé son cocher par hasard. C'était dans le seul but d'éloigner définitivement le mari d'une de ses maîtresses. Mais maintenant que François se faisait un nom, ni Albertine ni son amant ne supportaient cette idée. Ils ne supportaient pas non plus l'idée qu'il puisse revenir en Alsace. De fait, rapidement, l'ancien maître de François partit pour la capitale avec l'idée bien précise de faire censurer tous ses articles et le rendre à sa misère. Monsieur de la

Valley croyait avoir assez d'influence pour parvenir à ses fins. Une fois sur place, M. de la Valley ne mit pas longtemps à trouver l'endroit où François vivait.

Alors, une course contre la montre entre les deux hommes commença.

Pendant que François, insouciant, continuait d'écrire des articles au succès grandissant, M. de la Valley lui, essayait tant bien que mal de mettre des bâtons dans les roues de l'ancien cocher. A court d'idée, il décida d'appliquer la deuxième partie des plans pensés par Albertine et lui-même. Son autre plan consistait à faire peur et mettre la pression sur le nouveau prodige du Gaulois.

Quand M. de la Valley sonna à la porte, François en eut le souffle coupé. Malgré sa surprise, il le fit entrer.

En voyant l'intérieur de l'appartement, le maître n'eut plus qu'une obsession : faire tomber François.

- Écoutez, je ne vais pas y aller par quatre chemins, vous renvoyer a été de loin ma plus grosse erreur. C'est pourquoi je voudrais que vous reveniez.

-Je suis très flatté mais ici, j'ai trouvé un emploi qui dépasse toutes mes espérances. J'ai un bon salaire qui me permet de subvenir aux besoins de ma femme.

-En fait, je crois que vous n'avez pas compris ce que je viens de vous expliquer. Vous n'avez pas le choix ! Et savez-vous pourquoi vous n'avez pas le choix ?

François fit non de la tête.

-C'est bien ce que je pensais. Vous êtes donc encore plus stupide qu'il n'y parait. Vous ne pensez tout de même pas que votre femme allait vous attendre les bras croisés ?

François comprit. De colère, Il se jeta sur le traître qui réussit à s'enfuir, laissant un homme désemparé.

Cette nuit-là, François n'arriva pas à fermer l'œil de la nuit. Désormais tout faisait écho dans sa tête, son cœur, son corps. Il avait mal…

Pourtant, quelques temps plus tard, lorsqu'il apprit que prussiens et français se battaient du coté de Wissembourg, François, sauta dans un train avec la ferme intention d'arracher sa femme à la guerre et de la ramener avec lui à Paris. De retour sur le sol alsacien, après une longue marche sous la pluie, il vit enfin son village natal à l'horizon. Il marcha encore une vingtaine de pas puis fut frappé par la réalité. Quelques maisons fumaient encore… Il se mit à courir. Le village avait été évacué. Plus aucun habitant ne semblait y vivre. Il courut plus vite encore mais lorsqu'il s'arrêta devant son ancienne demeure, ce qu'il craignait se déroulait sous ses yeux remplis de larmes.

Alors qu'il se morfondait dans ce village désert encore fumant, Une vieille femme sortit des décombres. Elle le reconnut.

- Mon cher François, comme tu vois, je suis restée au village. Moi je le disais que tu allais revenir chercher ta femme. Albertine a compris trop tard que M. de la Valley s'amusait d'elle. Au moment d'évacuer le village, Albertine s'est trouvée désemparée. Evidemment, M. de La Valley s'était déjà enfui sans se soucier d'elle. Albertine est venue me trouver. Voilà ce qu'elle m'a confié : « j'ai trahi François, je me rends compte aujourd'hui de tout le mal que je lui ai fait. Je ne mérite plus de vivre. Je vais m'enfermer dans ma maison et me laisser mourir de chagrin. Je ne mérite rien de plus ! »

François pleurait en écoutant parler la vieille femme. Il imaginait son épouse, dévorée par le remord, se laisser brûler vive au moment de l'assaut des prussiens. François était partagé entre l'envie de rester ici en mémoire d'Albertine ou de retourner à Paris. Mais sans amour, que pouvait bien le raccrocher à l'Alsace ? Et si les Prussiens gagnaient cette guerre, ce bout de terre allait-il seulement rester français ? Alors que la vieille parlait toujours, il aperçut une pièce briller sur le pavé. Il se baissa, et regarda l'objet pendant de longues secondes et comprit.

- Eh, oh, tu m'écoutes ?

François leva les yeux sur la vieille Alsacienne.

- Je te disais que j'avais convaincu Albertine de ne pas se laisser mourir… Elle est en sécurité dans ma cave et…

François se mit à pleurer et rire en même temps. Il n'y avait plus une minute à perde. Lui, le journalise prometteur, le prodige du Gaulois, avait désormais les moyens d'offrir une belle existence à la femme à qu'il avait déjà pardonné. Il ramassa la pièce qui brillait sur les pavés mouillés, sourit de l'ironie du sort, vérifia que son veston était toujours intégralement boutonné et reprit sa marche.

Nouvelle 6

Chanson pour Juliette

Frédéric rentrait de son travail. Il était de bonne humeur parce que sa journée était terminée et il faisait beau. Il avait envie de chanter, de siffler, de danser. Il se mit finalement à fredonner dans la rue.

Juliette se reposait dans sa chambre. Elle habitait sous les toits chez sa patronne, dans un immeuble récent du Boulevard Hausmann. Cela la changeait de Ménilmontant. C'est pour ça qu'elle avait choisi ce travail : parce qu'elle pouvait vivre dans les quartiers modernes de Paris. Pourtant, ici ou ailleurs, s'occuper du linge était un calvaire tant il faut rester agenouillée et mettre les mains dans l'eau glaciale du lavoir. Alors, le soir, pour oublier ses mains gercées, elle rêvait de créer des bijoux encore plus beaux que ceux de sa patronne.

La chanson de Frédéric était tellement joyeuse que Juliette se pencha à la fenêtre et lui jeta une pièce comme pour le remercier. Frédéric fut touché. Cette pièce tombée à ses pieds était pour lui un signe de reconnaissance. Il était fier. Quand Frédéric chantait, il était lui-même, n'avait plus peur de ses sentiments ou de dire ce qu'il ressentait. Avec la musique qu'il inventait, les mots sortaient tout seul, il avait l'impression de pouvoir partager avec les autres. Cela lui donnait du courage. Et à la forge, il en fallait du courage !

- Merci, dit simplement Frédéric en reboutonnant intégralement son veston.
- C'est un plaisir réjouissant de vous avoir entendu. Où allez-vous ?
- Je rentre du travail. Mais comme il fait beau, j'ai envie de profiter et de me promener.
- Au revoir…

Le lendemain, Frédéric repassa dans cette même rue et, comme la veille, il reçut une pièce pour la grâce de sa chanson. Au bout d'une semaine, ce rituel les rapprocha. Dimanche, jour de congé, Frédéric prit son courage à deux mains et invita Juliette à une promenade.

Ils longèrent les quais de la Seine en regardant les péniches remonter le fleuve. Au loin, des joueurs de pétanque se disputaient le point. Des petites filles jouaient à la marelle tandis que leurs frères mesuraient leur adresse au ricochet. Pendant leur balade, Juliette demanda :

-Pourquoi chantez-vous ?
-Pour rendre heureux et faire plaisir.
-Vous seriez capable d'en inventer une pour moi ?

Frederic sentit palpiter son coeur.

- je ne l'ai jamais fait mais pour vous je veux bien essayer …

- Et bien moi, j'ai aussi une passion …

Juliette raconta son désir de créer.

- Ce qu'il me faudrait, c'est un atelier !

- Une forge par exemple !

- Oh oui ce serait merveilleux.

Sans rien lui répondre, Frédéric prit le chemin de la forge. Lorsqu'ils arrivèrent devant, le jeune homme lui chuchota :

- Je travaille ici. En étant très discrets, on va pouvoir passer par la lucarne de l'atelier.
- Mais c'est interdit de faire ça ! Vous allez avoir des ennuis si on se fait attraper ! Vous pouvez perdre votre travail !

Frédéric savait ce qu'il risquait mais l'envie d'aider Juliette à réaliser son rêve était plus fort que tout.
Dix minutes plus tard, devant le feu qui crépite, Frédéric lui montra les métaux, les moules, les techniques. Aussitôt, Juliette oublia ses peurs, remonta ses manches et se mit au travail. Pendant qu'elle battait le fer, Frédéric l'observait affectueusement. Elle était belle avec sa mèche rebelle que la sueur collait à son front. La lumière vive du feu se reflétait dans ses yeux bleus. Alors, soudain il se sentit inspiré. Il commença à écrire, les mots vinrent tout seul.

La vie est merveilleuse
Comme une pierre précieuse,
Faites de ces bons moments
Brillants comme des diamants…

Il écrivit longtemps et plus il écrivait plus il se libérait de ces sentiments enfouis.

Me promenant parmi les fleurs
En respirant leurs douces odeurs
Iris, roses mauves et violettes
Je ne pense qu'à vous, Juliette.

Il commença même à chanter sa chanson. Juliette aimait entendre la voix de Frédéric qui était comme une petite pierre précieuse se posant sur les « bim » et les « boum » quand elle tapait le fer et les métaux précieux. Pour Frédéric, les coups de marteau donnaient un tempo à sa chanson.

Juliette et Frédéric se retrouvèrent chaque soir à la forge. L'après-midi, Juliette pensait déjà à retrouver le jeune homme. Frédéric répétait dans sa tête les airs qu'il allait chanter plus tard à Juliette.

Ils n'étaient plus seuls. Ils se donnaient mutuellement du courage. Ils se rendaient compte aussi que la présence de l'autre était une source d'inspiration.

Frédéric avait gardé précieusement la première pièce que Juliette lui avait jetée. Il lui demanda un jour qu'elle en fasse un médaillon. Juliette était très émue parce que ses créations plaisaient. Enfin, au moins à son ami Frédéric ! Elle se sentit exister bien mieux que quand elle lavait le linge de sa patronne.

Au fil du temps, Frédéric comprit que son amie était absorbée par sa nouvelle activité. Un jour, elle lui confia son envie de rencontrer d'autres créateurs de bijoux. Frédéric se sentit triste. Il eut peur qu'elle s'en aille, que lui reste tout seul à Paris. En fait il avait peur qu'elle l'oublie. Il savait qu'il allait rester forgeron et qu'il ne pourrait pas l'accompagner.

Un matin, Frédéric vit Juliette devant la forge. C'était inhabituel car Juliette venait toujours le soir. Il comprit qu'il se passait quelque chose de grave. Pourtant Juliette sourit. Elle lui annonça : « Je pars ». Elle était venue lui offrir le médaillon qu'elle avait créée pour lui.

« Ce n'est pas un adieu, mais un au revoir. Je pars apprendre mon métier. Tu m'as donné beaucoup de force et de courage pour faire ce qui me plaît et je t'en remercie. Tu es un ami incroyable parce que tu m'as permis de réaliser mon rêve. Je t'en supplie ! N'arrête jamais de chanter. Mon cœur t'entendra, peu importe où je serai. » Elle ajouta « Tu sais ? Tes chansons sont des bijoux. »

D'un regard mélancolique, Frédéric répondit :

« Ne t'inquiète pas, je vais continuer à chanter pour que mes mots soient une boussole. Ainsi, tu reviendras ».

Juliette et Frédéric se dirent au revoir. Comme Juliette sentait que Frédéric allait pleurer, elle murmura :

La vie est merveilleuse
Comme une pierre précieuse,
Faites de ces bons moments
Brillants comme des diamants…

Après plusieurs années, Juliette revint à Paris. Elle était devenue une célèbre joaillière. Elle retrouva le chemin de la forge comme si elle avait continué de l'emprunter chaque jour. Entre les coups de marteau, elle entendit la voix de son ami. Elle reprit avec lui les paroles de la chanson. Frédéric reconnut la voix de Juliette. Ému, il lâcha ses outils et se jeta dans ses bras.

Le soir venu, ils se retrouvèrent sur les quais de la Seine. Tout en se promenant, ils se remémorèrent les bons moments passés ensemble. Juliette était mariée, tout comme Frédéric. Ils savaient qu'une affection indéfectible les liait pour la vie. Juliette repartait le lendemain pour l'Amérique afin de présenter sa collection.

Ils se séparèrent en se promettant de s'écrire. Puis, Frédéric repartit seul avec un léger pincement au cœur. Dans une ruelle, il fredonna sans s'en rendre compte :

Me promenant parmi les fleurs
En respirant leurs douces odeurs
Iris, roses mauves et violettes
Je ne pense qu'à vous, Juliette.

Soudain, il entendit une pièce résonner sur le pavé. Il leva la tête et vit une jeune femme à sa fenêtre. Il ramassa la pièce qui brillait sur les pavés mouillés, sourit de l'ironie du sort, vérifia que son veston était intégralement boutonné et reprit sa marche.

Nouvelle 7

Changement de vie

Ce jour était sans importance, tout comme son existence… Les passants vagabondaient sans même lui prêter attention. Ancien grognard, Jean était revenu de la guerre, traumatisé. Il avait tout perdu, son âme, ses rêves, ses ambitions. Seul, sans attache, il errait depuis bien longtemps sur le port du Havre.

Un homme, d'une soixantaine d'années, de taille moyenne, bien portant, aux cheveux poivre et sel, s'approcha sans dire un mot. Il était vêtu d'un costume bleu avec des détails de dentelles aux manches et des boutons très raffinés. C'était sans doute une personne de la haute société.

Il déposa dans son panier d'osier une feuille pliée en quatre et partit. D'abord déçu de ne pas avoir reçu d'argent, Jean s'empressa de lire le message :

« Rendez-vous demain au coin de la rue au café Jeanne-D 'Arc à 19 heures précises. »

De nombreuses questions résonnaient dans sa tête, mais une seule chose était sûre : Jean n'avait rien à perdre, il s'y rendrait.

Ce rendez-vous avait changé sa vie.

Dix ans plus tard…Juin 1852

« Père, comment avez-vous aussi bien réussi ? »

Jean posa un regard bienveillant sur son fils. Aujourd'hui, ce bon père de famille était l'un des hommes les plus fortunés de la région.

« Laisse-moi te narrer comment j'en suis arrivé là… »

Retour en juin 1842

L'homme se tenait debout, dos à lui, face au comptoir à observer le serveur qui essuyait les derniers verres. Jean pris place à côté de l'homme qui se tourna et l'examina. Il s'attarda sur ses bras puis, tout à coup, s'exclama :

« Vous êtes pris !

- Pardonnez-moi si la question vous parait sotte mais pris pour quoi ?

- Vous êtes désormais un de mes hommes d'équipage !

- Sans vouloir vous manquer de respect, monsieur, je pense que vous faites erreur.

- Non, c'est vous que je souhaite.

- Pourquoi moi ? Je ne suis qu'un pauvre mendiant qui dort à même le sol.

- Vous avez la corpulence et la carrure parfaite pour ce métier. Vous n'avez pas le mal de mer ?

- Je ne sais pas… Et quel type d'activités exercez-vous à bord de ce bateau ?

- Je suis négociant et dès que je vous ai vu dans la rue j'ai su que vous aviez les compétences requises pour travailler avec moi. A bord, vous vous occuperez du transport des caisses de marchandises.

- Et si je refuse votre offre d'emploi ?

- Je ne vous force à rien, si vous acceptez, rejoignez-moi demain au port. Nous lèverons l'ancre à 6 heures précises. »

Il se leva, lui tendit une montre et quelques pièces.

« Ainsi vous serez à l'heure. Avec l'argent, allez vous acheter un veston qui vous boutonne intégralement. Sur ce, bonne soirée »

Jean quitta le café bouleversé par tout ce qu'il venait de se passer, courut s'acheter un veston et, depuis un pont, observa les derniers rayons du soleil. Ses yeux se fermèrent lentement et Jean plongea dans un profond sommeil. Il fut réveillé brusquement par le bruit fort d'une calèche. Il regarda sa montre et se rendit compte, horrifié, qu'il était déjà 5h45. Il courut à perdre haleine jusqu'au port.

Sur place, Jean tourna la tête dans tous les sens essayant de retrouver l'homme. Il l'aperçut dans la foule. Il l'attendait et parut satisfait de le voir. Jean s'empressa alors de monter à bord. Tout l'équipage le scrutait. L'homme le regarda dans les yeux et dit :

« Louis, je m'appelle Louis. »

Il se retourna et ordonna à l'équipage de gonfler les voiles, ce que les hommes s'empressèrent d'exécuter. Intimidé, Jean ne savait pas quoi faire. Comme s'il lisait dans ses pensées, Louis lui dit :

« Si vous êtes mal à l'aise c'est normal ne vous inquiétez pas, vous vous intègrerez vite. Je vais vous donner des tâches à accomplir. »

Une fois son travail fini, Jean remonta sur le pont. Il s'assit sur une des marches qui menaient au poste de commande, observa et remarqua que tout le monde était très soudé. Cela ressemblait à une grande famille dont Jean ne faisait pas partie. Louis vint s'assoir à ses côtés :

« Nous allons tout d'abord naviguer pendant quelques semaines. Une fois arrivés aux Etats-Unis, nous y resterons trois mois environ pour porter la marchandise aux clients et se réapprovisionner en vivres. Puis, nous repartirons et nous arriverons en France un peu plus tard. »

L'heure du déjeuner arriva, un matelot donna à Jean un morceau de viande appétissant. Cela faisait des années qu'il n'avait pas aussi bien mangé.

Le soleil se coucha lentement sur la mer laissant place à l'obscurité. On lui montra sa couchette. Sa cabine était partagée avec d'autres mais cela n'avait aucune importance puisque, désormais, il avait un vrai hamac.

Jean était heureux. Il s'endormit très vite au milieu de l'océan.

Puis un jour…

« Terre ! Terre ! »

Louis s'exclama :

« Cap droit devant : Amérique ! »

Des cris de joies se firent entendre. Jean n'arrivait pas à croire qu'ils étaient arrivés !

A l'auberge du port, Jean observa attentivement la pièce et aperçut une charmante demoiselle. Elle avait de longs cheveux bruns, bouclés qui lui rebiquaient sur les épaules, les yeux émeraude, et un sourire radieux. Jean lui demanda poliment son prénom :

- Enchanté, je me prénomme Marthe.

- Et moi Jean, ravi de faire votre connaissance !

- Moi de même ! répondit-elle avant d'être interrompu par Louis qui lui demanda où l'équipage pouvait se restaurer.

Tandis que les hommes mangeaient, Jean écrivit :

« Rendez-vous au port à 21 heures. »

Apres avoir glissé le mot dans la paume de Marthe, Jean expliqua sa situation à Louis en regrettant de ne pas avoir de tenue adéquate. Louis dit alors :

« Je vais vous prêter un de mes costumes !

- Je ne peux accepter.

- Eh bien vous n'avez guère le choix, je vous ordonne de me laisser vous rendre service ! s'exclama-t-il en riant. »

Plus tard, sur le port, Jean aperçut Marthe dans une magnifique robe en satin violet qui lui descendait aux chevilles. Il fut époustouflé par sa beauté ! Elle le remarqua et rougit. Ils regardèrent le reflet de la lune sur l'eau tout en souriant, puis s'embrassèrent.

Pendant quelques semaines, Jean enchaina travail et bon temps avec Marthe.

Le dernier soir avant le retour en France, il alla avec Marthe sur la plage. Mélancolique, la jeune femme lui dit :

« Je souhaite venir avec vous.

-Comment ! Mais vous n'allez pas tout abandonner pour moi ! Je refuse cela.

- Je n'abandonne rien ici. Et puis… »

Elle s'arrêta un moment puis murmura :

« Je vous aime. »

Surpris, Jean répondit :

« Moi aussi je vous aime, Marthe ! »

Lorsqu'il fut seul sur la plage, Jean remarqua un très beau coquillage sur le sable, il le prit et revint vers le port.

Il passa une partie de la nuit à fabriquer une bague avec le coquillage. Lorsqu'il eut terminé, il la rangea précieusement dans sa poche et retrouva son hamac.

Le lendemain, ils se réveillèrent très tôt pour mettre les voiles. Marthe fut engagée comme cuisinière. Le voyage se passa bien jusqu'à ce qu'un matin, un matelot crie :

« Le chef est au sol, venez vite !!! »

Jean s'empressa de venir à son secours, le porta et l'emmena dans une cabine du médecin de bord. Louis était très pâle et déshydraté. Son état empirait et Jean était inquiet. Louis arriva à prononcer quelques mots :

« Jean je… merci d'être venu. Vous êtes un très bon ami… J'espère que vous aurez une belle vie et je dois aussi vous dire que… Votre engagement sur ce bateau ne doit rien au hasard. Nous avons naguère combattu sur les mêmes champs de bataille. J'étais votre officier et vous avez sauvé bien souvent notre bataillon. J'ai bien vu que vous ne m'aviez pas reconnu, la première fois au port, moi si ! Vous retrouver vagabond m'avait déchiré le cœur. Je sais depuis toujours que vous êtes un brave. Vous me l'avez encore prouvé depuis. » Il toussa. « Je vous lègue tout mon argent. »

Jean écarquilla les yeux et prit la main de Louis alors que ce dernier agonisait. Des larmes coulèrent le long de ses joues.

De retour au Havre, Marthe et Jean prirent l'habitude de se promener dans un village près des côtes, là où la mer se jetait sur les falaises Un soir, à l'instant splendide du coucher de soleil, Jean tendit à Marthe la bague et la demanda en mariage. Elle accepta avec joie.

Quelques semaines après la noce, Marthe lui annonça qu'elle était enceinte. Etre père était la plus belle chose qui puisse arriver à Jean! Peu de temps après avoir reçu l'héritage, Jean reprit la mer et acheta, pour sa femme, le café Jeanne d'Arc, là où Louis l'avait engagé !

« Et voilà, tu sais tout maintenant.

- Est-ce pour cela que tu m'as appelé Louis, Père ?

- Oui, en hommage à celui qui m'a sauvé »

Au port, Jean montra à son fils en quoi consistait le transport des caisses, lui expliqua le travail de marin et Louis montra un vif intérêt pour le métier. Le garçon était mûr pour prendre lui aussi la mer.

Jean laissa son fils vaquer à ses occupations et remonta la rue qui menait au « Jeanne d'Arc. Il s'arrêta à l'endroit où il mendiait autrefois. Il se souvint alors du jour où Louis était venu jusqu'à lui : « Quand je pense que j'ai été déçu qu'il ne me donne pas d'argent ! » Il se mit à pleuvoir. Jean passa le pont où il avait regardé le soleil se coucher sur le port où sa destinée l'attendait. Il repensa aussi au tailleur chez qui il avait acheté son veston… Que de souvenirs….

Jean marchait et vit alors un objet scintiller. Il se pencha puis… Il ramassa la pièce qui brillait sur les pavés mouillés, sourit de l'ironie du sort, vérifia que son veston était toujours intégralement boutonné et reprit sa marche.